VARIÉTÉS.

FORMOSE.

L'île chinoise de Formose, dont les Japonais vont devenir selon toute probabilité les possesseurs, ne nous est connue que par la pénible croisière que nos vaisseaux s'imposèrent le long de ses côtes lors de notre différent avec la Chine. Le court séjour que nous fîmes dans l'une de ses baies — séjour mortel pour beaucoup des nôtres — ne laissa à l'amiral Courbet et à ses marins que de lugubres souvenirs.

Il ne pouvait en être autrement : rien n'avait été organisé pour une longue station à terre. Jamais, non plus, il n'a été envoyé dans l'Extrême-Orient un matériel aussi complet, aussi sagement prévoyant, que celui qui accompagne à Madagascar notre corps expéditionnaire.

Mieux préparé pour un débarquement fut le petit corps d'armée japonais qui, en 1874, commandé par l'amiral Ito, envahit Formose, malgré les protestations et les menaces terribles d'une Chine indignée, mais impuissante. Cette troupe, déjà à cette époque admirablement outillée pour une campagne, fut aisément victorieuse des tribus sauvages qu'elle était venue châtier; elle revint au Japon n'ayant eu que très peu de malades et d'hommes tués à l'ennemi; elle y revint aussi — à n'en point douter — avec l'idée qu'on l'y reverrait un jour pour prendre possession définitive de l'île chinoise. Tout autre empire que l'empire du Milieu se fût tenu pour averti, mais son immense orgueil n'a pas cessé un seul instant de l'aveugler.

L'Espagne, qui, par ses archipels des Philippines, des Mariannes et des trop fameuses Carolines, se sent devenir par

trop voisine des Japonais, a plus d'une raison d'être inquiète. Elle songe, dit-on, au moyen de renforcer son armée et son escadre de l'Extrême-Orient. On ne peut que l'en féliciter, mais ce ne seront ni ses soldats, ni ses vaisseaux de guerre qui empêcheront les naturels de ces possessions magnifiques de lui échapper. Il lui faut employer des moyens plus efficaces et ces moyens sont de se les attacher par la reconnaissance en leur donnant une liberté, une instruction, des droits civils qui leur ont toujours été refusés. Comme au Paraguay, au temps des anciennes missions des jésuites, c'est l'obscurantisme monacal qui pèse sur ces peuples et qui met sous le boisseau toute lumière qui veut briller. On peut affirmer sans peur d'un démenti qu'il ne faudrait à un Tagale des Philippines pour être l'égal d'un Japonais en savoir et en bravoure, qu'un entraînement semblable à celui auquel ce dernier a été soumis pendant à peine un quart de siècle.

I.

On trouvera Formose — Taïwan en Chinois — entre 118 et 120 degrés de longitude est, 22 et 25 degrés de latitude nord. Ce territoire fait actuellement partie de la province du Fou-Kien, dont Foutcheou, sur le continent asiatique, est le chef-lieu. Un sous-gouverneur dépendant de cette vice-royauté, réside dans la capitale de Formose. On peut lire à Macao, dans des manuscrits rédigés par d'anciens missionnaires et conservés intacts aujourd'hui par M. F. da Silva, que l'île de Taïwan fut découverte par des négoc-

chinois du Fou-Kien, en 1430; si cette date est exacte, elle prouverait que les navigateurs du Céleste-Empire ont tardé bien longtemps à s'aventurer loin de chez eux ¹⁾. Un fait positif, c'est que les Portugais y firent leur apparition première en 1634; émerveillés par l'aspect des montagnes et des volcans qui, la nuit, servaient de phare à leurs vaisseaux, ces grands explorateurs lui donnèrent le nom de Formose (la Belle). Comme dans tant d'autres possessions d'Asie, le Portugal ne put s'y maintenir; l'Espagne et la Hollande vinrent l'y remplacer. La première, après y avoir fondé un établissement plutôt religieux que commercial, dut l'abandonner. Ce fut un malheur pour l'île splendide, car depuis lors, elle est restée, en premier lieu, aux mains de divers grands pirates, puis, au pouvoir du gouvernement de Pékin.

Les mandarins, une fois installés à Taiwan, firent de grands efforts pour en faire disparaître les indigènes; s'ils ne purent tous les exterminer, ils réussirent du moins à en refouler une partie au sud, sur le versant oriental, et au plus haut des montagnes.

Il est tout à fait impossible de fournir un total, même approximatif, de la population de Formose, composée au nord de Chinois immigrants, de Pei-po-wans, indigènes soumis, de Hakkas, descendants des premiers Chinois, conquérants de l'île, et, au sud, de tribus indépendantes et errantes. Les clans méridionaux se sont beaucoup mêlés avec les Célestes, mais ils ont gardé l'habitude de percer leurs oreilles et d'y introduire soit un morceau de bois sculpté, soit un coquillage aux couleurs vives.

Les hommes des tribus féroces des Boutans, des Couscous, des Kowarts vont à peu près nus. Chez celles qui entretiennent des rapports fréquents avec les Chinois, les indigènes sont vêtus d'une jaquette longue brodée et serrée au corps; la partie inférieure du vêtement se compose d'un morceau de drap également orné de broderies faisant le tour des reins et descendant jusqu'à moitié cuisse. La tenue des femmes est modeste, combinée de façon à montrer à leur avantage les formes élancées et gracieuses de leur corps. Dotées de chevelures abondantes,

on les voit les arranger avec beaucoup de coquetterie, non pas, comme on peut le supposer, à la chinoise, mais de manière à rappeler les plus élégants échafaudages des coiffures européennes. Malheureusement elles mâchent sans cesse le bétel, ce qui déchausse leurs gencives et rend rouge leur salive.

Tous les sauvages asiatiques attachent peu de prix à la vie. Ceux de Formose l'exposent tous les jours dans leurs querelles avec une tribu fort nombreuse, les Hakkas, dont la rapacité trahit surabondamment l'origine chinoise. Ces Hakkas possèdent des forces physiques dont leurs rivaux sont dépourvus. Vigoureux, bien formés, l'escalade des montagnes les plus escarpées est un jeu pour eux. Leurs compagnes sont gracieuses et d'une pureté de formes à faire croire aux sculpteurs modernes qu'ils retrouvent en elles la perfection dont la nature a dû doter la première femme. Il n'y a, dans ces parages, ni médecins, ni médecines; aussi les enfants qui naissent grêles et chétifs s'étiolent et meurent; ceux qui parviennent à l'âge mûr sont superbes et pleins de vie. Sans les luttes intestines qui les déciment, les centaines seraient fort communs; les Formosans assez fortunés pour atteindre l'âge de soixante ans combattent et chassent encore comme à la plus belle époque de leur jeunesse.

On comprendra que dans le voisinage de ces tribus guerrières tout le monde marche armé, depuis le laboureur à sa charrue jusqu'au petit berger qui garde un troupeau de buffles. Dès qu'un voyageur isolé inspire aux sauvages quelque soupçon, ils l'attendent au coin d'un carrefour pour le percer d'une flèche tirée à longue distance. Indépendamment de leurs flèches, ces sauvages possèdent des épées ou plutôt des sabres aux longues et larges lames; ils ont aussi de vieux fusils à mèche dont ils n'usent que dans les embuscades et jamais à découvert.

Une chaîne de montagnes coupe Formose en deux, du nord au midi. Le point le plus élevé de cette arête volcanique est le mont Morrison, situé au centre de Formose, et s'élevant à 3,600 mètres au dessus du niveau de la mer. L'île offre, au dire des rares naturalistes qui l'ont visitée, toutes les apparences d'une récente

1) Formose fut découverte par les Chinois en 607 de notre ère, comme je l'ai démontré dans le *T'oung-pao*, Vol. VI, pp. 168 et suivantes.

création. Quelques volcans y fument encore: ce n'est qu'aux approches de la mer que la pouzzolane s'est transformée en terre végétale et que disparaissent les roches d'éruption. Il y a de nombreux récifs de coraux enveloppant le littoral d'une ceinture de blanche écume, comme aux Maldives. Quand la marée est basse, ils se couvrent d'une multitude de petits crabes à couleur jonquille, dont beaucoup servent de nourriture aux singes, qui y sont légion.

La faune, comme celle des îles du Japon et des Philippines, ne compte d'autres animaux dangereux pour l'homme que le caïman et le crocodile. Les cours d'eau en sont infestés au point qu'on ne peut y passer à dos de cheval ou dans des embarcations légères. Le buffle sauvage, le cerf, l'axis abondent sur les montagnes et dans toutes les parties couvertes de végétation arborescente. Cette absence de fauves, qui se remarque aussi aux Philippines, est une nouvelle preuve que Formose ne s'est jamais détachée à la suite de quelque bouleversement terrestre du continent asiatique, où les tigres et autres animaux féroces sont fort nombreux. On y voit quelques chevaux de petite taille, mais leur importation est récente: ils viennent de Chine et ne servent de monture qu'aux Européens et à d'obèses mandarins de Takou et de Taiwan Fou.

Dans cette île, comme dans beaucoup d'autres îles de l'Océanie, c'est le buffle qui, patient comme nos boeufs, creuse péniblement, à l'époque des pluies torrentielles, le sillon des rizières fangeuses. Quand la récolte est par terre, c'est encore lui qui, sous un soleil ardent, attelé à un chariot grossier, le transporte avec lenteur, mais avec une persévérance admirable, dans les fermes presque toujours éloignées des lieux de culture, et par quelles voies! par des pistes rocailleuses ou traversées de marécages. Le bambou, ainsi que sur le continent occidental d'Asie, est très commun. Dans les rizières formant bouquets, au sommet des montagnes, on voit se dresser son panache flexible, ondoyant sous la brise. Quand un typhon éclate, les fourrés où ces roseaux géants se trouvent en grand nombre s'emplissent de voix graves, mystérieuses, produites par le frottement de leurs tiges creuses. Qu'on s'imagine des milliers de tuyaux d'orgue gonflés par un

vent d'orage, emplissant les profondeurs des forêts tropicales de leurs voix éoliennes. L'aréquier et le cocotier, moins élégants, sont aussi très répandus sur le versant des coteaux. Les fruits, parmi lesquels il faut citer l'orange, la banane, le goyave, sont délicieux et laissent à la bouche une saveur pleine de fraîcheur. Pour l'Européen qui peut se passer de pain et sait le remplacer par un riz étincelant de blancheur, pour celui qui n'a pas besoin de viandes fortes, comme celles du bœuf et du porc, la vie à Formose est facile et d'un bon marché inconnu dans nos régions.

II.

La production la plus importante de Formose est la canne à sucre; elle vient fort bien dans le nord, où les Chinois s'adonnent entièrement à sa culture. Il y a aussi des mines d'or, d'argent et de cuivre très mal exploitées. On y trouve de l'huile minérale à fleur de terre, une houille qui, sans être comme celle de Cardiff, donne néanmoins d'excellents résultats. Un des produits considérables de l'île est l'huile d'arachide; on en fait de nombreux tourteaux pour bonifier la terre; c'est par milliers de piculs que se fabriquent ces bons engrais et qu'ils s'expédient en Chine.

De Formose les jonques exportent aussi à Amoy des cornes de cerf et de buffle, des peaux, des bois parfumés, des huiles de coco renfermées dans de lourdes jarres de grès; il reste des montagnes entières à explorer, des forêts vierges où la hache n'a jamais pénétré.

En dépit de la barbarie dont les aborigènes de Formose ont donné de nombreuses preuves, une mission de dominicains espagnols, des Anglais, quelques Américains, des Allemands, ont osé s'établir sur divers points de l'île; il y a des comptoirs assez considérables à Taiwan, à Takao et à Tamsouï, trois villes importantes du littoral au point de vue commercial. Ce ne sont, en fait, que les succursales des maisons européennes du Fou-Kien dont les sièges principaux sont à Amoy; elles importent des cotonnades, de la mauveses bimbeloterie et les produits empoisonnés de Bénarès et de Patna.

Il n'est pas inutile de mentionner, surtout en ce moment, qu'en 1872 l'Italie

forma le projet — projet qu'elle abandonna assez vivement — de jeter à Formose les fondements d'une colonie. Un an auparavant, l'Allemagne avait fait offrir à la Chine cinq millions de dollars pour l'acquisition entière de l'île. L'offre fut rejetée.

C'est sans doute en raison de ce refus que, plus tard, M. de Bismarck chercha à mettre la main sur l'archipel des Carolines. La protestation de tout un peuple, très grand par son patriotisme, empêcha ce dol.

Sur une étendue côtière de 400 kilomètres environ, qui est la longueur entière de Formose, les navires ne trouvent à l'est comme à l'ouest aucun port pour s'abriter pendant tout le temps que soufflent avec leur impétuosité ordinaire les vents du sud-ouest. Tout y est ouvert, comme sur le littoral de notre île de la Réunion. Même dans la bonne saison, Taiwan-Fou et Takao, les deux rades accessibles, n'offrent à des bâtiments qu'une sécurité précaire. Comme à Saint-Denis, quand baisse le baromètre, il est prudent pour les bâtiments à voiles et même à vapeur de courir tout de suite au large.

Si l'on vient de Chine et que l'on descende en bateau la partie ouest de Formose, de la pointe de Syanki jusqu'au cap Sud, on découvre, à moins que des brumes trop épaisses ne l'empêchent, une terre basse parsemée de villages, de champs de canne à sucre et de nombreux massifs de bambous. Avec un ciel pur, on distingue, au sud, la montagne Ossi et, par le travers, les monts azurés de Soco et de Ung-Go. L'approche du mouillage de Taiwan-Fou est signalée de très loin aux navigateurs par un arbre d'une hauteur remarquable, un tamarin, croyons-nous; il s'élève majestueux et solitaire au centre d'un fort qui a gardé son nom d'origine évidemment hollandaise, *Zelandia*.

Comme toutes les villes chinoises, Taiwan-Fou n'est remarquable que par sa malpropreté, ses rues étroites et le nombre considérable de ses boutiques; elle n'est visitée que rarement par les brises rafraîchissantes de la mer et, encore, ne lui arrivent-elles qu'après avoir traversé une plaine désolée et sans culture. On y étouffe l'été et les maladies y sont nombreuses.

En quittant ce triste mouillage, on

rencontre, après quelques heures de navigation, la baie de Takou, placée au pied du mont Ape. Les Anglais lui ont donné ce nom qui signifie *guenon*, en raison du nombre considérable de grands singes qui ont choisi pour demeure cette montagne pleine d'aspérités rocheuses. Abritée par les hauteurs contre les atteintes du vent du Nord, la baie est aussi préservée du côté du large de la mousson du sud-ouest par la presqu'île Savacan; le port ne peut abriter d'aileurs que cinq ou six navires; encore faudrait-il qu'ils ne fussent pas d'un trop fort tonnage. La ville s'élève sur une bande de terre placée entre un grand lac et la mer. L'air y est doux, trop doux peut-être aux hommes robustes. L'été, il pleut à peine; de juillet à septembre, lorsqu'à trois ou quatre lieues dans l'intérieur le tonnerre et de fortes ondes tombent à peu près tous les soirs, on y jouit de la fraîcheur de la brise et de la sérénité d'un ciel sans nuage.

Le dernier mouillage à l'ouest, avant de doubler l'extrême pointe du cap sud, est celui de Cheshon ou Loong-Kiang, comme on l'appelle indistinctement. Audessous de la baie de Loong-Kiao s'élève une petite ville de même nom, en partie entourée de murailles et habitée encore aujourd'hui par les descendants des premiers immigrants du Fou-kien. Les aborigènes soumis de la plaine y viennent trafiquer. On y trouve des marchandises étrangères et chinoises, des sabres, des fusils à mèche, et comme spécimen des produits du pays, des jaquettes et des bourses brodées, de riches ceintures en filigrane d'argent.

Si, aux alentours de la ville, l'œil découvre des traces de culture, des champs de maïs et de patates douces, ces indices d'un travail régulier de la terre ne tardent pas à disparaître à mesure que l'on approche de la région habitée par les tribus indépendantes. Encore quelques chaumières en bambou, cachées comme des nids dans un épais feuillage de bananiers et d'hibiscus aux fleurs écarlates, puis on voit se dérouler des prairies hautes et épaisses, agitées comme une mer d'émeraude par les vents du large. Des hauteurs boisées et giboyeuses dominant ces vertes solitudes; c'est la région aimée des daims, des cerfs, des sangliers et des êtres fa-

rouches qui leur font une guerre continue. Sur ces monts, couverts de vieilles forêts, la nature tropicale étale toutes ses splendeurs avec une énergie superbe. Le platane, le pin sombre, le bambou aux feuilles frêles, s'y disputent avec l'aréquier la domination des sommets les plus altiers. Et quels splendides horizons ! A droite, les eaux du détroit de Formose animé par le passage incessant des bateaux qui vont dans les ports du continent asiatique ou en reviennent ; à gauche, l'Océan Pacifique, ses calmes et ses fureurs ; le tout couronné par un ciel tantôt éclatant de lumière, tantôt chargé de ces rapides nuages d'où s'élancent les tempêtes les plus épouvantables que l'on connaisse.

III.

Le nombre des tribus indépendantes que les Japonais vinrent combattre à Formose en 1874 était de dix-huit. Elles pouvaient fournir 2,500 combattants. Celles que l'on qualifie de « cruelles, barbares et sauvages » n'auraient pu en réunir que 600. C'est bien peu en vérité : il n'y a qu'un gouvernement aussi débile que celui de la Chine capable après deux siècles de domination de garder insoumis une telle poignée de sauvages.

Les Boutans ont de tout temps été célèbres entre tous par leur courage et leur cruauté. Les marins, sans distinction de nationalité, poussés par un typhon sur le littoral qui appartient à cette tribu, ont été, depuis un temps immémorial, invariablement massacrés. Aussi est-ce contre elle que le Japon dirigea ses premières attaques. Ce sont les Boutans qui ont complètement égorgé l'équipage d'un navire américain, le *Rover*. Le général Legendre, consul américain de Formose et d'Amoy, se trouvant dans cette dernière localité à l'époque de la perte du *Rover*, se rendit courageusement dans la baie de Loong-Kiao, dès qu'il eut connaissance du drame affreux qui s'y était passé. A force de ruse et de persistance, il parvint à s'aboucher avec un chef de dix-huit tribus : un nommé Tok-é-Tok. Après de longues entrevues, il fut convenu qu'à l'avenir les naufragés seraient secourus, moyennant une certaine somme, lorsqu'ils seraient jetés

sur la partie la plus dangereuse du littoral, c'est-à-dire de la rivière Tui-la-Sok, à l'est, jusqu'à la baie de Loong-Kiao, à l'ouest, y compris la pointe du cap Sud. Voici comment, une première fois, la convention passée entre le consul américain et le chef des Boutans s'exécuta.

Une jonque affrétée par MM. Millisch, de Tanisouï, s'était avancée vers un point de la côte nord de l'île de Formose, dans l'intention d'y charger du bois de charpente. La mission accomplie, le petit bâtiment revenait à son point de départ, lorsque survint un coup de vent furieux qui le jeta vers le sud ; après avoir perdu son mât, ses voiles et son gréement, la jonque vint s'échouer sur des roches et s'y brisa. Une forte lame passant sur l'épave enleva un employé de MM. Millisch et dix-sept indigènes, bûcherons ou matelots ; le reste de l'équipage, composé d'un Tagale, d'un Malais et de seize Peï-po-hwans, réussit à se sauver à la nage. On ne revit plus les infortunés qui avaient été entraînés au large par le paquet de mer. Les dix-huit autres naufragés après avoir marché pendant quelques heures le long du rivage, arrivèrent sur le territoire de l'une des tribus dont Tok-é-Tok se trouvait être heureusement le chef. Ils y furent reçus avec une indifférence exempte, il est vrai, d'hostilité, mais sans la compassion qui était due à leur détresse. Presque aussitôt le chef de la tribu, par l'intermédiaire d'un Chinois, fit parvenir la nouvelle du naufrage à M. Pickering, attaché à la maison de commerce Elles et Cie, de Taïwan. Dès que la nouvelle du sinistre parvint à M. Pickering, celui-ci en compagnie de deux de ses amis, se mit en route pour le cap méridional. Ils quittèrent Takou à bord d'un bateau de pêche non ponté, puis longeant le rivage ouest de l'île dans la direction du sud, ils arrivèrent le lendemain de leur départ à Hong-Kiang, village habité par des Asiatiques rōdeurs, indépendants, mais entretenant des relations amicales avec les peuplades farouches des pays giboyeux.

Laissant là leur embarcation, les voyageurs continuèrent pédestrement leur route, en suivant la base des montagnes magnifiques qui bordent la mer jusqu'à la pointe extrême de Formose. Ils atteignirent ainsi Loong-Kiao et sa baie, puis Hia-Liao, non loin d'un hameau pittores-

que placé au bord de l'océan. C'est le dernier village chinois que l'on rencontre au sud dans cette direction. A Hia-Liao, comme dans toutes les localités où ils durent s'arrêter, l'accueil fait aux Européens fut poli et cordial. Leur hôte, un Chinois, offrit son fils pour guide. En route dès le lever du soleil, M. Pickering, ses compagnons et leur conducteur, après avoir traversé une contrée inhabitée, et cependant admirable de végétation, eurent la joie d'arriver le soir même dans la vallée au centre de laquelle s'élevait la maison de Tok-è-Tok. Il était absent, mais ses femmes reçurent fort bien les voyageurs, qui, avant de prendre aucun repos, voulurent voir les naufragés. On les avait enfermés dans une hutte voisine, depuis quinze jours, ces malheureux y attendaient leur sort. Qu'on juge de leur délire en voyant des mains européennes saisir les leurs avec une rude cordialité ! Leurs larmes ne tarissaient pas.

Encore tout émus de cette scène, les sauveteurs revenaient à la maison du chef, lorsque sur leur route se présentèrent deux ou trois sauvages de la tribu féroce des Boutans. A la vue inattendue des étrangers, l'un d'eux, l'écume à la bouche, roulant des yeux menaçants, se mit à brandir son épée, puis à danser une sorte de gigue autour des Anglais. Ceux-ci ne purent s'empêcher de songer dans ce moment critique combien leurs têtes étaient pour de tels personnages un trophée précieux. Ce ne fut pas sans un grand soulagement qu'ils virent accourir une jeune femme, qui s'interposa et désarma le mécréant.

La résidence de Tok-è-Tok se composait d'un rez-de-chaussée, élevé, au centre, de quelques pieds plus haut que le reste de la façade. Les murailles étaient faites avec une sorte de torchis imitant la forme de nos briques ; un sol sec et foulé ; cinq ou six chambres séparées par de légères cloisons en bambous et reliées avec du mortier. Une galerie permanente formant véranda faisait le tour de l'habitation ; point de plafonds, le dessous des toits formé d'herbes desséchées et de rotins tressés. On ne voyait, d'ailleurs, dans ce palais d'un chef commandant à dix-huit tribus aucun indice de souveraineté. Pour tout ornement, quelques crânes desséchés d'animaux sauvages.

Le dîner qui fut servi aux voyageurs se composa de venaison, de porc frais et d'un

riz d'une grande blancheur et tenant lieu de pain. L'eau à boire était limpide comme du cristal de roche ; aussi fut-elle préférée à une sorte de *samshou*, liqueur distillée de la patate douce, qui se trouvait sur la table. A chaque plat que les femmes venaient offrir à leurs hôtes, on les entendait s'excuser sur l'insuffisance de leur préparation et la pauvreté du service. Lorsque les curieux des huttes voisines, avides de voir de près des Européens, eurent envahi la salle à manger de manière à devenir indiscrets, un seul geste suffit pour les faire déguerpir. En fait, si nos voyageurs éprouvèrent quelque gêne, ce fut par l'excès des attentions de toute sorte dont ils furent l'objet. Cette politesse, ce respect de l'hôte étranger, sont les mêmes chez les indigènes des îles Philippines, et pour moi, qui me suis trouvé souvent contraint d'accepter l'hospitalité des Tagales, j'y vis une preuve nouvelle de l'affinité des deux familles insulaires.

Le lendemain, les Anglais étaient encore endormis, lorsqu'ils furent réveillés en sursaut par l'entrée bruyante dans leur chambre d'un grand vieillard aux cheveux blancs, aux formes athlétiques, escorté de quelques hommes armés de lances et d'épées : c'était le grand chef. Devinant ce qui motivait la présence dans sa demeure de tant d'étrangers, il les invita à venir s'asseoir sur des bancs, en plein air. Un conseil y fut tenu ; pendant les pourparlers, une femme âgée survint en psalmodiant une sorte d'invocation aux génies de la concorde et offrit à tous les assistants une coupe de *samshou*. Il fut convenu que les naufragés seraient autorisés à partir dès que leurs dépenses auraient été payées. Il était impossible d'espérer des prétentions plus modestes, aussi furent-elles acceptées sans débat. Lorsque, vers les neuf heures du matin, M. Pickering et ses compagnons manifestèrent le désir de se remettre en route, Tok-è-Tok et ses chasseurs s'y opposèrent formellement, voulant, disaient-ils, offrir un grand festin aux blancs. Refuser eût été dangereux, car rien n'est plus mobile que le caractère de ces indigènes méfiants et impressionnables comme des enfants.

Quand le chef eut fait savoir aux tribus que l'invitation était acceptée, une centaine d'hommes armés d'arcs et de flèches s'élancèrent en poussant de grands cris vers les coteaux voisins. Ils en revin-

rent avec des cerfs, des chevreuils, des sangliers qui, vite dépouillés, rôtis devant de grands brasiers, furent ensuite servis avec beaucoup de propreté sur des feuilles fraîches de bananier. Mais, ô déception! comment les voyageurs pouvaient-ils se croire au milieu de gens non civilisés lorsqu'une des femmes présentes vint placer devant eux un couvert complet? Comme la veille, des excuses furent présentées sur l'insuffisance des mets. M. Hugues ayant manifesté le désir d'assister avant son départ à quelques divertissements, deux sauvages se mirent à exécuter une sorte de danse guerrière, imitation aussi parfaite que possible du combat de deux coqs; des femmes chantèrent ensuite quelques airs en un ton mineur et sur un rythme lent, monotone, mais non dépourvu de mélodie.

Il fallait pourtant songer au départ, et ce ne fut pas sans une certaine inquiétude que les Européens, après s'être consultés du regard, se levèrent de table pour prendre congé. Cette fois personne ne parut songer à les retenir; ils se mirent

en route, accompagnés jusqu'à la limite du territoire des tribus insoumises par le robuste Tok-è-Tok. Au moment de se séparer pour toujours, un cri sauvage d'adieu poussé par ce dernier réveilla les échos des montagnes; les Anglais y répondirent; puis le silence des solitudes reprit son empire sur les monts et dans les vallées.

Un mois après, les dix-sept naufragés de la jonque de Tamsouï ayant payé leurs rachats revenaient à Takao.

Comment la convention passée entre le consul américain et les tribus a-t-elle été rompue? On l'ignore, mais il est certain que des pêcheurs japonais et naufragés furent depuis la visite des Anglais à Tok-è-Tok mis à mort sans qu'aucune proposition de rachat ait été faite par les sauvages. Pendant la seule année qui précéda l'expédition japonaise à Formose, cinquante-deux indigènes, pêcheurs des îles Lieou-Kieou ont péri d'une façon tout aussi inhumaine.

EDMOND PLAUCHUT.